Document généré le 4 juin 2025 09:08

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Entretien avec Claude Pinoteau

Michel Coulombe

Volume 16, numéro 4, hiver 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33847ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Coulombe, M. (1998). Entretien avec Claude Pinoteau. *Ciné-Bulles*, *16*(4), 24–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

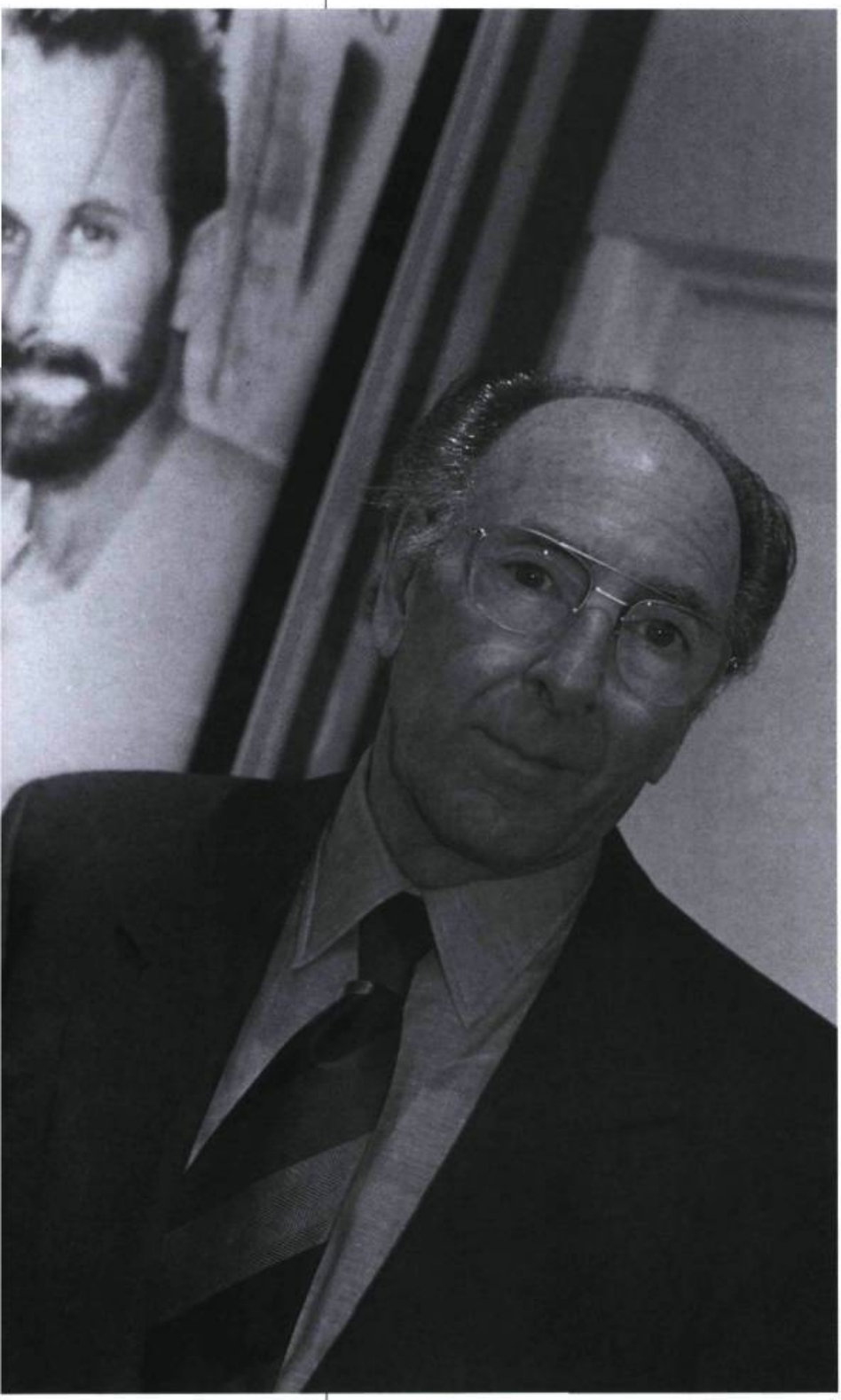
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Claude Pinoteau, réalisateur (Photo: Panagiotis Pantazidis)

«On mesure le succès au nombre de ses ennemis.»

Claude Pinoteau

par Michel Coulombe

À peine l'entretien terminé, Claude Pinoteau, aspiré par l'horaire serré que lui prévoyait le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, justifiait, en même temps qu'il enfilait son manteau, ses épanchements en affirmant qu'il avait certainement eu affaire à un provocateur. En fait, il en avait fallu bien peu pour que le cinéaste septuagénaire rompe avec cette gentillesse dont il avait fait preuve à la présentation de son film **les Palmes de M. Schutz**, en ouverture du Festival, puis à la rencontre de presse, pour dénoncer, plutôt deux fois qu'une, le peu de générosité de la critique française à son endroit, et faire voir qu'il est un metteur en scène sans calculs, certes, mais non sans amertume, un cinéaste déçu du sort que l'on fait trop souvent à la comédie. De là à conclure que son dernier film n'avait pas toujours eu la vie facile, il n'y a qu'un pas. Et pourtant son adaptation de la pièce à succès de Jean-Noël Fenwick a du charme, incarné par ses trois principaux interprètes, Isabelle Huppert, Charles Berling et Philippe Noiret, au service d'un scénario qui arrive à vous faire croire qu'il n'y a rien de plus simple à comprendre que le radium et que Pierre et Marie Curie, les héros de l'histoire, sont non seulement des scientifiques réputés, mais aussi de purs personnages de comédie, passionnés, amoureux et attachants.

***Ciné-Bulles**: Les premiers mots que vous m'ayez dits après la présentation de votre film sont: «Il faut que les jeunes le voient.» Vous avez cette préoccupation à la sortie de chacun de vos films?*

Claude Pinoteau: Non, seulement pour celui-là. Les jeunes ont vu beaucoup de mes films. Mais pour celui-là, certainement, parce que Pierre et Marie Curie sont mal connus et que la recherche scientifique

en France a besoin d'être stimulée. Des prix Nobel et le Schutz actuel m'ont fait l'honneur d'aimer le film et m'ont dit qu'ils souhaitaient qu'il soit vu par les jeunes de manière à les inciter à la vocation scientifique. C'est pour ça que je vous ai dit qu'il fallait que les jeunes le voient, même les jeunes Canadiens, pour les inciter à la recherche canadienne! Les jeunes constituent le gros bataillon au cinéma. La science leur paraît très souvent difficile, ardue, ennuyeuse, alors que ce n'est pas ça du tout. Marie Curie le dit: «Je m'amuse. La recherche, l'exploration des origines du monde, des mystères de la création, c'est Jacques Cartier, les grands explorateurs, c'est passionnant.» Avec ce film, on a essayé, peut-être réussi, de montrer cette passion de la recherche.

***Ciné-Bulles**: Dans le programme du Festival, on a repris une citation du **Dictionnaire Larousse du cinéma** où on définit votre cinéma comme un cinéma de distraction. Vous vous identifiez à cette description?*

Claude Pinoteau: Non, pas du tout, mais je ne dis pas que je veux faire le contraire. Je me suis toujours étonné de ça. J'ai fait quand même **le Silencieux**, un film contre le KGB, à l'époque de la guerre froide où les communistes étaient très pro-russes en France. J'ai reçu le prix Louis-Delluc pour **la Gifle**. J'ai fait **la Neige et le feu**, un film très grave sur la guerre, sur les jeunes qui avaient honte de l'attitude française pendant l'occupation, pour retrouver un peu de leur honneur perdu, et ils sont allés, trichant sur leur âge, se faire tuer à 17 ans sur la plaine d'Alsace. Le film visait un peu le Mur de Berlin. Et puis il y a le film que j'ai fait au Canada, **l'Homme en colère**, sur les conflits de générations, sur la drogue. Je ne fais pas de calculs. S'il y avait une recette pour faire des films commerciaux, tous les producteurs seraient riches. Les films coûtent très cher, le producteur veut au moins amortir son film.

Je ne savais pas à l'avance si mes films allaient marcher ou pas. Ce sont les films que j'avais envie de faire. Je comprends très bien Yves Robert qui dit: «Ma vocation sociale, c'est d'amuser mes contemporains.» Moi j'ai envie de faire rêver mes contemporains, et on m'a souvent dit: «M. Pinoteau, continuez à nous faire rêver.» À l'époque du théâtre grec, Aristophane a eu les mêmes difficultés, toutes proportions gardées. Molière a eu des ennuis. On l'accusait... On n'aime pas les films gais parce que tout à coup on a l'impression que les comédies n'ont pas leurs lettres de noblesse, alors que c'est très difficile de faire une comédie. René Clair, qui a été mon témoin à mon mariage, m'a demandé: «Par quel film veux-tu commencer? — J'aimerais bien une comédie. — Mais c'est le genre le plus difficile. Commence par un policier et après, si tu peux, tu feras une comédie.» J'ai fait **le Silencieux**, qui m'a donné beaucoup moins de mal que **la Gifle**. Il fallait être primesautier à huit heures le matin pour trouver le rythme, la vitesse, multiplier les plans, ce qui est très difficile, mais généralement les critiques l'ignorent. Ils amalgament les comédies à une chose facile, marrante, où on cherche à gagner de l'argent. Ça m'irrite profondément parce qu'il y a des comédies qui vont loin, par exemple **César et Rosalie** de Claude Sautet. **La Gifle** est un film qui traite des problèmes des professeurs après Mai 68, également des problèmes des couples séparés, il y a des choses qui sont dites dans le film auxquelles je tiens beaucoup. Mais on donnera plus de prix à un film intellectuel, ou pseudo-intellectuel.

J'ai travaillé avec Cocteau sur **le Testament d'Orphée**, je sais ce que c'est que de faire des films plus ésotériques... Après avoir lu **le Testament d'Orphée**, que je ne comprenais pas, je lui ai dit: «Jean, comme je suis metteur en scène technique de votre film, donnez-moi vos clés. — Il n'y a pas de clés mais tu les connaîtras quand tu liras la presse après le film.» Avec l'éloquence et une bonne culture, on peut arriver à interpréter, et dire qu'une boîte de conserve est une œuvre d'art.

***Ciné-Bulles**: L'éloquence de la critique française a certainement servi plusieurs cinéastes.*

Claude Pinoteau: Certains critiques sont très justes et très vrais. Je ne suis pas en train de mettre tout le monde dans le même sac. Mais ce terrorisme intellectuel qui consiste à dire que la comédie c'est à part, que Pinoteau est un homme commercial, de distraction, non. Si encore ça n'était pas dit d'une manière péjorative, je l'accepterais volontiers. Le cinéma est une grande bibliothèque où il y a de mauvais et de bons films. Je ne condamne aucun genre. Je vais voir les films de Tarkovski, de Kieslowski, et je les admire. Mais les intellectuels nous méprisent, alors que le cinéma doit s'exprimer partout. Si **la Grande Vadrouille** de Gérard Oury fait d'énormes recettes, tant mieux! Ça alimente le fonds de soutien et ça permet à des films difficiles, ésotériques, de se faire. Il faut faire les films avec honnêteté, sincérité, professionnalisme, beaucoup de travail. Moi, chacun de mes films a pris un an d'écriture avec Jean-Loup Dabadie, Danièle Thompson, Jean-Claude Carrière. Pourquoi devenir lapidaire parce que c'est une comédie?

Filmographie de Claude Pinoteau:

1972: ***le Silencieux***
1974: ***la Gifle***
1976: ***le Grand Escogriffe***
1978: ***l'Homme en colère***
1980: ***la Boum***
1982: ***la Boum 2***
1984: ***la Septième Cible***
1988: ***l'Étudiante***
1991: ***la Neige et le feu***
1993: ***Cache Cash***
1996: ***les Palmes de M. Schutz***

***Ciné-Bulles**: Est-ce qu'il faut y voir un effet de votre plus grand succès, **la Boum** avec Sophie Marceau? Est-ce ce film qui définit désormais votre image?*

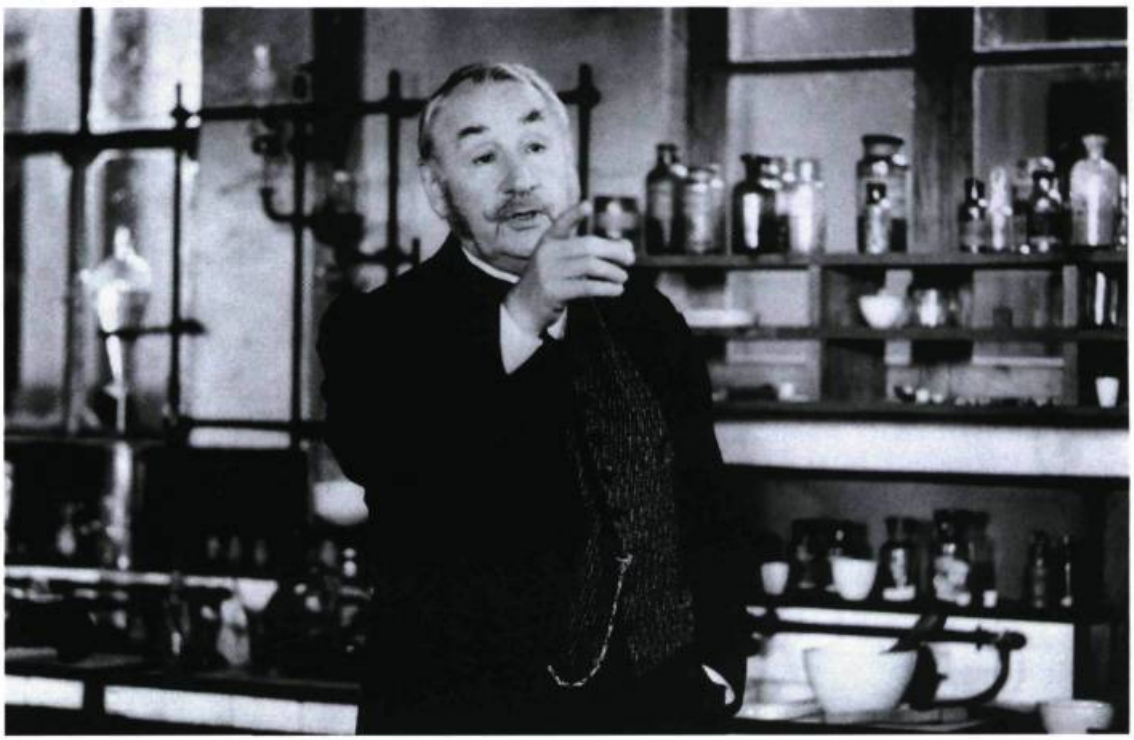
Claude Pinoteau: Je crois que vous avez raison. C'est étonnant parce que **la Boum**, c'était une idée de Danièle Thompson qui m'avait été proposée indirectement. Je me suis dit qu'il serait très passionnant de faire un triptyque sur la jeunesse des années 80. Nous voulions faire l'enfance qui accède à l'adolescence, l'adolescence qui va jusqu'à ce qu'elle devienne jeune fille, et dans le troisième film elle devenait femme. Avec aussi des choses qui me passionnaient, par exemple, l'évolution du couple dans les années 80, tous ces couples séparés, divorcés. L'égalité des sexes était une chose nouvelle. Tout ça était traité dans le premier film.

***Ciné-Bulles**: Aviez-vous vu venir le phénomène Sophie Marceau?*

Claude Pinoteau: On ne peut jamais prévoir, jamais. J'ai rencontré Sophie alors qu'elle avait 13 ans. Elle n'avait pas fait de cinéma, même pas une photo, elle habitait un HLM dans la banlieue parisienne. Je ne pensais pas que l'on aurait un tel succès. Malheureusement, la presse m'a empêché de boucler mon triptyque, en écrivant, voilà, ils ont un filon, on va avoir **la Boum** 3, la 4, la 5, la 6, ce qui a fait peur à Danièle Thompson qui rêvait d'aller à Cannes, de travailler avec Patrice Chéreau, de faire des films plus intellectuels. Elle n'a pas osé. Des gens bien «intentionnés» ont déconseillé à Sophie Marceau de s'enfermer comme Romy Schneider avec ses Sissi. Et pourtant, ça ne l'a pas empêché de faire une carrière merveilleuse. Nous n'avons pas fait **la Boum 3** pour des raisons de terrorisme.

***Ciné-Bulles**: Vous le regrettez encore aujourd'hui?*

Claude Pinoteau: Totalement. Je voulais vraiment terminer ce triptyque, mais on n'aime pas le succès en France. Comme on dit chez nous, on mesure le succès au nombre de ses ennemis. Quand un film obtient un immense succès, on fait des jaloux, alors si en plus ce sont des comédies et qu'on arrive à un consensus... **La Boum** s'est vendu dans 75 pays. Le film a été un succès en France et un succès bien plus considérable en Italie, plus que **les Dents de la mer** ou qu'**Apocalypse Now**. Quand je suis allé avec Sophie au Japon, au Mexique, en Italie, il y avait un consensus... Les petits Japonais me posaient les mêmes questions, avaient les mêmes émotions sur l'approche amoureuse de l'adolescence que les petits Français ou les petits Canadiens. Ils sont différents,



Philippe Noiret (M. Schutz) dans ***les Palmes de M. Schutz*** (Photo: Moune Jamet)

mais pourtant ils ont été sensibles aux mêmes choses. Maintenant l'on parle de **la Boum** autrement. Mais des gens ignorent que j'ai eu le prix Louis-Delluc, ignorent que j'ai fait **le Silencieux**, ignorent que je suis le metteur en scène de **la Boum**.

***Ciné-Bulles**: Cette ignorance vous agace?*

Claude Pinoteau: Ça m'agace. Comme ce sont des films que j'estime beaucoup, je ne les renie pas, je suis fier de les avoir faits. Dans ***le Larousse***, cet auteur, Fabien Laboureur, membre de l'Académie française, prend un ton un peu méprisant pour décrire mon cinéma, lui qui n'a pas vu tous mes films. Pourquoi en parler de manière péjorative? Au moins qu'il dise la vérité. J'estime que j'ai beaucoup servi le cinéma. J'ai été l'assistant de Jean Cocteau, de Jean Giono, le metteur en scène adjoint de René Clair, j'ai travaillé sur des westerns avec Charles Bronson et Anthony Quinn au Mexique, j'ai écrit **le Voyou** avec Claude Lelouch, j'ai été son assistant sur cinq films, j'ai fait des courts métrages.

***Ciné-Bulles**: Tout ce temps-là, vous faisiez vos classes, vous attendiez de tourner votre premier long métrage?*

Claude Pinoteau: Oui, mais on me proposait des films que je n'avais pas envie de faire... J'ai travaillé avec d'autres metteurs en scène, j'étais passionné quand je faisais **Lola Montès** avec Max Ophuls. J'étais le premier assistant, et j'ai même fait un des amants de Martine Carol parce qu'un acteur allemand avait raté son avion. Et si vous voyez **Lola Montès**, vous entendrez Rossignol dire: elle est amoureuse du chef d'orchestre Claudio Piroteau. Quand, j'ai fait la deuxième équipe de **la Bataille de San Sébastian**, d'Henri Verneuil, j'avais 400 figurants, 300 chevaux, 17 stunt man, 3 équipes caméra et 25 camions. Diriger un western à cheval, c'était un émerveillement pour moi qui ai tellement aimé les westerns dans ma jeunesse. Je voulais connaître la planète, voyager. J'ai travaillé deux ans en Polynésie, j'ai fait cinq films là-bas... Vous savez — je le dis en toute franchise — je me suis fait une telle idée de la mise en scène, parce que j'avais travaillé avec des maîtres. Pour parodier cette phrase, qui est paradoxale: je préférais être second à Rome que premier dans mon village. Comme je ne serais jamais César, il valait mieux que je serve César.

Au bout du compte, c'est Lino Ventura qui m'a suggéré de faire de la mise en scène. J'ai lu le livre qu'il m'a suggéré et je lui ai dit: les 20 premières pages, c'est intéressant, le reste c'est de la merde. Il m'a donné son accord et nous avons fait **le Silencieux**. On s'est entendu merveilleusement bien, et il avait envie que l'on fasse d'autres films ensemble. Je suis le seul metteur en scène à en avoir fait quatre avec Lino et ce n'est pas un acteur facile. Je ne suis pas un metteur en scène commercial qui accepterait tout ce qu'on lui offre pour bouffer. Pour chaque film, j'ai pris deux ans et, comme mes films marchaient, je n'ai jamais eu besoin de chercher un producteur.

***Ciné-Bulles**: Vous êtes un homme de plateau ou d'écriture?*

Claude Pinoteau: Les deux, mais j'ai passé plus de temps sur les plateaux qu'à écrire. Il y a quelque chose d'étonnant sur un plateau, une magie. La preuve, quand on fait des *remakes*, on ne retrouve jamais cette convergence d'énergie. Étant assistant, j'ai fait 110 longs métrages en tout. Mon père était dans le cinéma, donc je n'ai connu que ça. Écolier, j'allais aux studios pour voir tourner. J'ai travaillé très dur avec beaucoup de grands metteurs en scène. Qu'on aime mon cinéma ou pas, je n'ai rien à dire, mais je n'aime pas la suspicion... Les gens ne sont pas bienveillants. S'il y a quelque chose à interpréter, on l'interprète d'une manière plutôt malveillante.

***Ciné-Bulles**: Revenons aux **Palmes de M. Schutz**. Vous aviez vu la pièce?*

Claude Pinoteau: Des années avant d'entreprendre le film, au tout début, et ça ne marchait pas très fort. Quand on m'a proposé de tourner le film, je n'ai pas dit oui tout de suite. Mettre en scène deux personnes emblématiques appartenant au patrimoine français, presque mondial à cause de la découverte du radium, comme le cinéma touche beaucoup plus de monde qu'une pièce de théâtre, me donnait quelques scrupules. Je suis allé à l'institut Curie, j'ai acheté tout ce qui s'était écrit sur Marie et Pierre Curie. Jean-Noël Fenwick me faisait beaucoup d'honneur en me proposant ce film sur sa pièce mais ça ne m'intéressait que dans la mesure où je pourrais rajouter, couper des scènes et essayer de me l'approprier. Entre autres choses, j'ai coupé dans les dialogues les choses commerciales, des facilités qui flattaient le public, ce qui a fait dire à Michel Pascal dans ***le Point***, qui n'a pas aimé le film, que je n'avais pas réussi à rendre l'euphorie de la pièce. Je l'ai rencontré par la suite et je lui ai avoué que ce n'est pas que je n'ai pas réussi, c'est que je n'ai pas voulu! J'ai essayé d'ennoblir le sujet, de tirer le film vers le haut. Lui souhaitait entendre Georgette dire qu'elle

«Rien n'est plus susceptible qu'une page blanche: elle se froisse pour un rien. Or une pièce de théâtre à succès de surcroît propose une situation et un texte éprouvés. Tout semble plus facile. Et pourtant il faut aérer, développer, inventer sans perdre en route les sortilèges de ce succès. Le spectateur de cinéma est scénariste et critique. Il ne se laisse pas facilement captiver et n'est pas doué d'indulgence. Le metteur en scène doit être ce même spectateur exigeant et rigoureux.

«Une journaliste posa à René Clément cette question: Quel est le principal vecteur pour réussir un film? La réponse fut immédiate: il faut avoir terriblement envie de le tourner.
(...)
«Chaque film est un prototype.

«J'ai choisi un style ouvert et clair. La caméra serait d'abord au service des acteurs, attentive à capter la subtilité des expressions, l'éloquence des regards, l'humour sous-jacent. Pas de virtuosité de mouvements gratuite. Aller à l'essentiel avec la confiance et la complicité des acteurs.

«Le fond devrait dominer la forme, aussi soignée soit-elle.»
***(Notes d'intention** de Claude Pinoteau)*

Charles Berling (Pierre Curie) dans ***les Palmes de M. Schutz*** (Photo: Moune Jamet)

a rencontré un exhibitionniste au Luxembourg, qu'il lui a montré son zizi et qu'elle en est tombé des dunes. Je voulais être plus rigoureux. J'ai lu tous les livres, les lettres de Marie Curie à sa sœur, pour pouvoir me jeter à corps perdu dans l'adaptation de la pièce. Je ne dis pas que j'ai confisqué la vérité. Quand je fais un film, j'ai besoin de faire le film que j'ai envie de faire.

***Ciné-Bulles**: Le film garde une facture théâtrale, par exemple dans l'approche des décors.*

Claude Pinoteau: C'est obligé. Ils ont passé la plupart de leur temps dans leur laboratoire et leur hangar. On ne peut pas y échapper. Il fallait quand même conserver certaines choses de la pièce, on ne pouvait la dénaturer complètement. Il me fallait reconstituer le hangar et le laboratoire au centimètre près. On avait des photographies, des plans. Quand le Schutz d'aujourd'hui et les prix Nobel sont entrés dans le décor, ils étaient très émus. Tout à coup, ils se retrouvaient... Le décor est resté planté six mois après la fin du film. On ne voulait pas le défaire. Il était visité par des scientifiques. Alors on l'a démonté pour l'installer dans l'usine de recherche nucléaire. Des Japonais veulent l'acheter pour le reconstruire à Tokyo.

***Ciné-Bulles**: C'est votre première adaptation d'une pièce de théâtre. Est-ce plus différent que de partir librement d'un sujet, avec une idée en tête?*

Claude Pinoteau: Plus facile et plus difficile. Plus difficile parce que l'on va devoir rendre la pièce cinématographique. Plus facile parce qu'il existe une base. Alors que la page blanche, c'est la création pure, l'angoisse. Dans le cas de **la Gifle**, on est parti de la page blanche, et le film est en partie autobiographique. Tous les metteurs en scène s'investissent un peu dans chaque film. J'ai plein de cicatrices au cœur, j'adore la vie, je suis passionné par la vie, par tout ce qui est positif. On me reproche beaucoup mon optimisme, ma sentimentalité. Un journaliste allemand m'a dit: «Vous avez des lunettes roses.» Non, j'ai des yeux roses. Les lunettes, ça se retire. Si, sur 100 histoires d'amour, il y en a 99 qui sont des histoires de cul, de perversité, et une qui soit belle c'est de celle-là que j'ai envie de parler. Pourquoi est-ce mal? On ne ferait pas de bons scénarios avec de bons sentiments. Et alors Balzac, Shakespeare, Victor Hugo? Bien sûr, on peut montrer des drames, mais je ne me complais pas dans le morbide, le négatif, par nature. Ceux qui parlent de la prostitution, de la drogue, le font très bien et je les admire. À la sortie de **l'Étudiante**, on s'est gaussé en disant: cette histoire d'amour, ce n'est pas vrai. Mais j'ai constaté qu'il y a des gens qui ne seront jamais amoureux de leur vie. Ils ne savent pas ce que c'est que d'être amoureux. Ils adorent faire l'amour avec des femmes, la compagnie des femmes, mais ils ne savent pas ce que c'est de souffrir d'amour. Ces gens ne comprennent pas certains de mes films parce qu'ils ne comprennent pas ce que

c'est que d'être amoureux. Par ailleurs, il y a plein de gens qui adorent mes films parce qu'ils sont amoureux.

***Ciné-Bulles**: Comme souvent le public vous a donné raison contre la critique, allez-vous dans les salles? Êtes-vous curieux des réactions des gens?*

Claude Pinoteau: J'y vais non seulement pour regarder et écouter, mais pour partager. Je fais énormément de débats. J'adore ça parce que j'écoute ce que dit le public. Je me fais insulter parfois. C'est formidable, parce que j'apprends des choses et je leur en apprends. On ne peut pas faire ce métier en méprisant le public. Il y a des critiques qui ont été parfois méchants avec mes films mais que je respectais. Ce que je n'aime pas, ce sont les critiques méchantes, lapidaires. Deux ans de travail, faut au moins respecter ça. Les gens qui vivent en critiquant les autres devraient avoir le respect du travail des autres. Je ne souhaite pas que l'on ne dise que du bien de mes films, mais j'ai vu des critiques faire leur travail sans avoir vu le film, en lisant le synopsis et des carrières de metteurs en scène brisées par des critiques méchantes.

***Ciné-Bulles**: Pourrait-on encore vous briser aujourd'hui?*

Claude Pinoteau: Il suffirait que je fasse trois ou quatre films qui ne marchent pas et à la fin les producteurs concluraient que je n'ai plus le talent d'autrefois. C'est pour ça que je voudrais m'arrêter quand je verrais moi-même que je suis moins vif d'esprit, que j'ai moins envie. Mais actuellement, si j'étais milliardaire, je continuerais à faire des films.

***Ciné-Bulles**: Avec des acteurs comme Isabelle Huppert, Charles Berling et Philippe Noiret, on arrive le premier jour sur le plateau et tout est là, ou avez-vous travaillé en répétition?*

Claude Pinoteau: Quand arrive le premier jour sur le plateau, nous sommes déjà des complices. Tout est déjà préparé. Ensemble nous avons fait du travail de lecture, corrigé des phrases, aménagé les dialogues et je leur ai expliqué le ton du film, son esprit, la musique que je vais y mettre, pourquoi j'ai envie de faire ce film. On se voit, on bouffe ensemble, je leur présente les assistants, on se téléphone. Quand on va sur le plateau, tout ça est rodé et c'est le plaisir. On se comprend à demi-mots, on se souvient de ce que l'on a dit, et s'ils ne s'en souviennent pas je leur redit. Et puis voilà.

***Ciné-Bulles**: Comment voyez-vous le cinéma français aujourd'hui?*

Claude Pinoteau: On a un peu la tête au-dessus de l'eau mais on a du mal à lutter, à se battre contre Goliath, sans les moyens des Américains. Nous essayons surtout de préserver une expression cinématographique universelle. Il ne faudrait pas, un jour, après avoir fait tant de chemin, qu'il n'y ait plus qu'un seul cinéma planétaire. Ce serait très grave. Actuellement, le cinéma américain prend 95 p. 100 des écrans de l'Amérique du Sud et du Nord. Presque autant en Europe. Il grignote petit à petit. Le cinéma américain n'est pas toujours un cinéma culturel ou éducatif. Il est souvent violent et il vise d'abord les recettes. Que les Américains soient les premiers à fabriquer les machines à laver, ça m'est égal. Mais qu'ils confisquent l'expression des autres pour influencer les peuples, c'est très grave. Les expressions de chaque peuple aident les peuples à se connaître. Moi, avant d'aller en Italie, j'avais vu les Visconti, Risi, Fellini, et donc je connaissais les Italiens. La France cofinançait Fellini, comme elle le fait aujourd'hui avec Almodovar. Nous encourageons le cinéma africain, européen, pour conserver ce pluralisme. Je ne sais pas si nous le faisons bien ou mal, mais nous nous battons pour que les cinémas nationaux perdurent. ■

Les Palmes de M. Schutz

35 mm / coul. / 106 min / 1997 / fict. / France

***Réal.**: Claude Pinoteau*
***Scén.**: Jean-Noël Fenwick, Claude Pinoteau et Richard Dembo*
***Image**: Pierre Lhomme*
***Mont.**: Marie-Josèphe Yoyotte*
***Son**: Paul Lainé*
***Mus.**: Vladimir Cosma*
***Prod.**: Emmanuel Schlumberger - L Films*
***Dist.**: France Film*
***Int.**: Isabelle Huppert, Philippe Noiret, Charles Berling, Christian Charmetant, Philippe Morier-Genoud, Marie-Laure Descoureaux*

Isabelle Huppert (Marie Curie) dans ***les Palmes de M. Schutz*** (Photo: Moune Jamet)